

LE MARTYRE DE TAMINES

L.C.M. D'ARS



Plaquette remise en page et mise en ligne en décembre 2014 par et pour le site eglise-romane-tohogne.be
ainsi que pour le site www.manhay1418.be

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Dans la perspective de la commémoration du Centenaire de la Guerre 1914–1918, les Groupements et Associations belges intéressés par la diffusion de cette plaquette peuvent obtenir gracieusement l'autorisation de la reproduire en prenant contact avec les sites précités.

Cette plaquette, rédigée par **L.C.M. d'ARS**,
a été originellement publiée en 1919 par l'Imprimerie Nationale L. Opdebeek, éditeur à Borgerhout/Anvers.

Le martyr de Tamines

«Le dimanche 25 mai 1919 a eu lieu à Tamines une grande manifestation patriotique en l'honneur des civils fusillés dans la commune, le 22 août 1914, par le 77^e régiment d'infanterie allemande. Cette manifestation avait un double sens : témoignage de sympathie et d'estime aux victimes et à leurs familles et protestation contre le monstrueux attentat commis par l'armée allemande.

Les autorités ecclésiastiques, civiles et militaires de la province assistèrent à cette cérémonie qui comporta une partie religieuse, présidée par M^{gr} Heylen, évêque de Namur, et une partie officielle, présidée par le gouverneur de la province...

Cette commémoration d'un des crimes les plus monstrueux commis par l'armée allemande revêtait un caractère d'émouvante grandeur.»

Cet article (il a été légèrement adapté par la rédaction) de la «Libre Belgique» nous dispense de l'Avant-propos. La manifestation dont il s'agit, et qui ne manqua pas d'être grandiose, dit mieux que tous les discours, la place que Tamines, depuis son douloureux martyr, occupe dans l'esprit et le cœur des Belges.

Plusieurs lecteurs nous sauraient gré sans doute de donner quelques détails sur Tamines, avant de commencer notre récit.

Tamines fait partie de la province et de l'arrondissement de Namur, et est une des plus grosses communes du canton de Fosses. Sa population oscille entre 5 et 6.000 habitants.

Le village est campé sur les deux rives de la Sambre, sur la limite des provinces de Namur et du Hainaut. C'est un centre important de bifurcations de voies ferrées. Tamines se trouve sur la ligne Namur-Charleroi, à 22 kilomètres de Namur, et à 15 kilomètres de Charleroi. De Tamines partent les voies qui passent à Fleurus pour aller sur Gembloux et à Mettet pour gagner Dinant.

Les classes laborieuses étaient surtout occupées dans les charbonnages, la métallurgie et l'industrie du marbre et des tuiles.

À noter aussi, pour la complète intelligence de ce qui va suivre, que Tamines forme deux paroisses : la paroisse Saint-Martin, la plus importante et la paroisse Notre-Dame. La première comprend Tamines-Centre, la seconde Tamines-Les Alloux. Elles possèdent chacune un curé et un vicaire.

Le dimanche 16 août, Tamines voyait les uniformes français. Elle leur fit le plus chaleureux accueil. Malheureusement, leur nombre trop restreint, comparativement aux forces que les Allemands allaient leur opposer, ne leur permit pas de se fixer longtemps dans le pays. Le jeudi, prévenus par leurs patrouilles et le service d'espionnage, ils se retiraient lentement, ne laissant derrière eux qu'un mince rideau de troupes destinées à ralentir le plus possible la marche des Allemands.

Ceux-ci apparurent pour la première fois sur le territoire de Tamines, le vendredi 21 août, de grand matin. Ils venaient apparemment de Velaine où se tenait l'état-major. Ils n'étaient guère qu'une demi-douzaine. À peine se trouvaient-ils à portée que les Français leur abattirent un homme. Les autres tournèrent bride et disparurent.



Une heure plus tard, seconde patrouille qui s'enfuit par raillement, après avoir laissé aux mains des Français un prisonnier. Le haut commandement, voulant à tout prix savoir les forces qu'il a devant lui, envoie des détachements de plus en plus nombreux et dans l'après-midi les attaques se multiplient. Les Teutons finissent par se cramponner aux Alloux, où dans la matinée, en se retirant, ils ont déjà tué une fillette et blessé deux grandes personnes.

Un point est acquis aux Allemands, c'est que les Français occupent la rive droite de la Sambre et qu'ils veulent s'opposer à toute tentative de passage sur cette rive droite. Mais, où forcer le passage ? Le duel d'artillerie commence et il devient bientôt évident que les Allemands veulent s'emparer du pont d'Auvelais, à l'est de Tamines. Le sort de la bataille reste indécis, mais le samedi 22, dès les premières lueurs du jour, le combat reprend avec une violence inouïe. Sans cesse, les Allemands arrivent toujours plus nombreux, ils avancent, reculent, pour s'avancer de nouveau. Ils subissent des pertes extraordinaires, ce qui les met dans un état de fureur indicible ; aussi, dès le vendredi incendient-ils déjà quelques maisons aux Alloux et s'emparent d'une partie de la population qu'ils enferment. Plus tard, ces otages sont tout de même remis en liberté.

Dès la reprise des hostilités, le 22 au matin, l'incendie est volontairement rallumé en dix endroits à la fois. Les rues de Falisolle, de la Station et la rue Centrale forment un immense brasier. Pour procéder avec plus de sûreté et de rapidité, les incendiaires se servent de pétrole, de naphthe, de benzine qu'ils répandent dans chaque pièce des habitations et dont ils aspergent les murs, les meubles, les tentures.

La population affolée veut s'enfuir. Mais où trouver un abri un peu sûr ? Dehors, c'est le fracas des obus, la pluie des projectiles, les hurlements sinistres de bandes forcenées capables de tout ; à l'intérieur, le feu, la fumée, l'asphyxie ! Sous la ruée des crosses de fusils, les portes et les fenêtres volent en pièces, les soldats s'introduisent là où l'incendie n'a pas encore sévi ; ils s'emparent de tout ce qui peut leur convenir : vivres, boissons, valeurs, bibelots précieux et dé-

truisent le reste. La plupart des habitants se réfugient dans leurs caves; ils se rendent compte que, pour le moment du moins, c'est encore ce qu'il y a de mieux.

Mais bientôt, la fumée ou la soldatesque les forcent à s'en aller. Pourtant plusieurs préfèrent mourir par asphyxie plutôt que par les balles. Et c'est ainsi que plus tard, dans les caves, on retrouvera plus d'un cadavre.

Pourtant, il n'y a rien de bon à attendre d'une rencontre avec les Boches. Quelques Taminois viennent d'en faire la terrible expérience. Trouvés sur la rue ou pris chez eux, on les emmène au nombre de dix dans un immeuble, près de la Grand-Place. À un moment donné, on les somme d'évacuer l'immeuble et, au fur et à mesure qu'ils sortent, ils sont abattus, les uns sur les autres, à coups de fusil. Le propriétaire de la maison, absent à ce moment-là, est retrouvé quelque temps après, les mains liées derrière le dos, la tête trouée de balles. Il est vrai qu'il n'y a de sécurité nulle part, car plusieurs hommes sont fusillés dans leur propre demeure.

L'épouvante est à son comble. Les enfants crient, les femmes s'évanouissent, les soldats hurlent, les fusils crépissent, les canons tonnent, les poutres et les pans de murs s'écroulent, tandis que l'incendie achève son œuvre.



Les ruines - Rue de la Station.

Rien n'émeut ces soldats qui n'ont de militaire que l'uniforme. Plusieurs femmes et enfants se trouvent dans une cave; l'asphyxie les menace; plus moyen de s'enfuir par l'escalier, le feu coupant le passage; ils n'ont plus qu'une issue: le soupirail donnant sur la rue.

Mais il est impossible de l'ouvrir de l'intérieur; on appelle un soldat, il refuse en termes grossiers et quand un autre, plus complaisant, consent plus tard à rendre le petit service demandé, cinq de ces malheureux ont cessé de vivre.

Un autre trait de la brutalité germanique: Au cours de leurs vols, de leurs pillages, de leurs orgies, ils trouvent dans son lit une vieille femme impotente; avant de se retirer, les brutes arrosent de pétrole le parquet, les meubles et le lit de la pauvre vieille et y mettent le feu!

Combien d'ossements carbonisés ne rencontra-t-on pas plus tard sous les décombres des maisons incendiées! Et qui dira l'agonie de ces victimes, l'épouvante de ces drames que l'on devine, de ces crimes perpétrés froidement et dont les flammes ont jalousement conservé le secret!

Ce ne fut que vers midi que l'incendie diminua d'intensité. Une bonne partie des Alloux et à Tamines-Centre, la plupart des immeubles compris entre le chemin de fer

et la Sambre, ainsi que la rue de Falisolle, située au-delà du pont, ne formaient plus qu'un immense amas de décombres fumants.

Cependant, les Français, malgré leur infériorité numérique, tenaient bon. Plusieurs fois déjà, les Allemands avaient réussi à atteindre le pont, grâce surtout aux civils qu'ils avaient capturés et qu'ils forçaient à marcher devant eux. Chaque fois, les Français étaient parvenus à reprendre leurs positions et à refouler l'ennemi, en lui infligeant des pertes extraordinaires. Enfin, vers 3 heures de l'après-midi, le samedi 22, la poignée de courageux Français, laissés à Tamines, se voyait forcée, pour éviter l'encerclement, de se retirer. Les Allemands restaient maîtres du pont, mais cette conquête leur avait valu la mise hors combat d'un millier d'hommes.

La bataille terminée, les Français partis, la population semblait n'avoir plus rien à craindre. Il y avait bien l'incendie déjà, le meurtre de plusieurs civils, les rapines, les pillages, la détention d'otages! Quelques-uns des articles de la Convention de la Haye n'avaient guère été respectés durant les dernières vingt-quatre heures par les troupes allemandes, mais si ces violations du droit, si ces incendies et ces meurtres ne pouvaient se justifier, on inclinait du moins à en pallier la culpabilité, à atténuer la responsabilité de leurs auteurs qui, dans l'effervescence de l'engagement, n'avaient peut-être pas été à même de peser la portée de leurs actes.

Mais, maintenant que les canons, les fusils et les mitrailleuses de l'ennemi s'étaient tus, que tout danger d'agression avait disparu, qu'eussent bien fait les Allemands sinon s'occuper de leurs morts et de leurs blessés et de continuer leur route vers la France? Malheureusement, ils ne l'entendirent pas ainsi. Furieux d'avoir été tenus aussi longtemps en échec et de voir surtout l'étendue de leurs pertes, ils jurèrent de se venger en consommant la ruine de Tamines.

Dans la matinée déjà, ils avaient conduit à l'église Notre-Dame des Alloux tous les civils, hommes, femmes et enfants, qu'ils rencontraient dans les rues ou au cours de leurs perquisitions; les prisonniers arrivaient sans cesse, mais c'est vers 4 heures que l'affluence fut la plus considérable. Les habitants s'écrasaient littéralement dans l'édifice sacré dont les issues étaient gardées militairement. Entrait qui voulait, mais une fois à l'intérieur, on ne sortait plus. Les prisonniers ne savaient que penser de l'attitude de leurs gardiens. Ne leur répétaient-ils pas depuis des heures, que si on les maintenait à l'église, c'était pour leur sécurité personnelle. Et combien d'habitants, confiants en ces paroles, ne s'étaient-ils pas rendus volontairement à l'église! Pourtant ce sourire qui passait de temps à autre sur la face des geôliers, leurs accès de brusquerie et puis ces maisons qui flambaient encore tout autour de l'église!...Vraiment, pouvait-on se fier à eux? Et puis, pourquoi les retenait-on encore puisque la bataille avait pris fin? Ces réflexions, on osait à peine les formuler et cependant les moins avertis s'y arrêtaient. Chaque minute, longue comme un jour, augmentait l'anxiété générale; l'atmosphère devenait irrespirable, les enfants criaient, réclamant du pain. Après des heures de mortelle attente, un officier parut, la figure en feu, la menace aux lèvres. En termes violents et en un mauvais français, il apostropha les malheureux prisonniers: «Vous francs-tireurs», hurla-t-il. «Beaucoup de bons soldats

tués par vous.» Et s'avançant près du curé qu'il considérait sans doute comme le chef de ces francs-tireurs, il l'invectiva en termes grossiers. Le curé ne comprenait pas l'allemand, mais il comprit, ainsi que ses paroissiens, que cette harangue, que ces gestes brutaux n'auguraient rien de bon.

Quelque temps après, un ordre retentit sous les voûtes du temple : « Tous les hommes dehors ». Il était 7 heures.



Sur ces nerfs déjà exaspérés, sur ces imaginations surexcitées à l'extrême, l'ordre brutal de la séparation produisit un effet que la plume est incapable de rendre. Ce fut une bousculade générale où chacun voulait retrouver les siens, les étreindre pour la dernière fois peut-être. Les hommes se précipitaient vers leurs femmes et leurs enfants ; un père voulait embrasser sa fille, une mère, ses grands garçons qu'on allait emmener. Des cris, des plaintes, des sanglots, des larmes, des supplications, des appels à la pitié ! Des jeunes femmes avec leurs tout petits sur les bras, et refusant à tout prix de quitter leur mari ; ceux-ci attendris jusqu'à en pleurer et s'efforçant quand même de paraître forts ; des vieillards au regard hébété ; des jeunes gens qui ne « se laisseraient pas faire » si seulement ils avaient un bâton en main ; la robe noire des trois prêtres se mouvant avec peine et allant de groupe en groupe prêcher le calme, la résignation, le courage, la confiance en Dieu ! Mais ces démonstrations sont vite réprimées : les geôliers n'ont pas de temps à perdre. En hurlant, ils réitérèrent aux hommes l'ordre de sortir et comme cela ne va pas assez vite à leur mode, ils poussent brutalement leurs victimes à la porte.

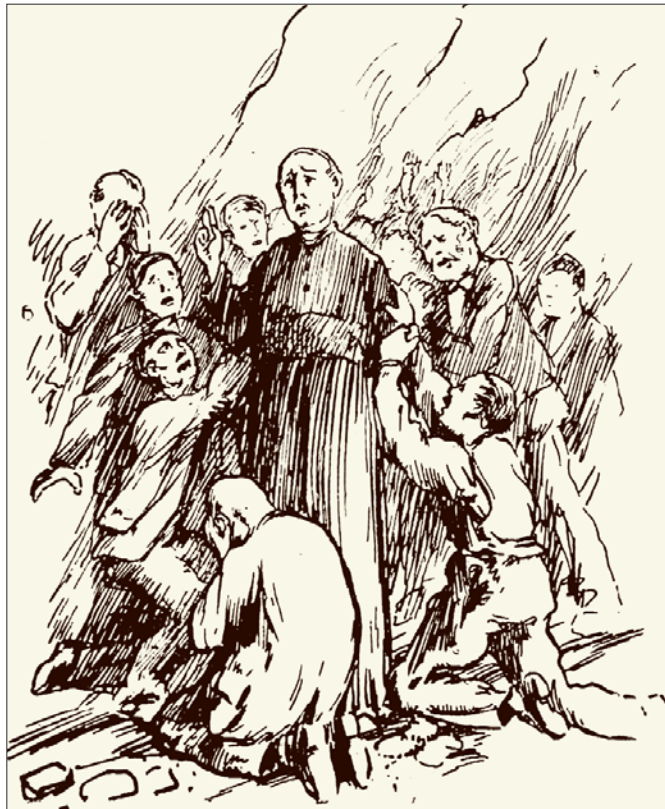
Quelques minutes plus tard, tous ces hommes, où l'on voyait plus d'un vieillard et plusieurs enfants même, étaient rangés quatre par quatre devant l'église. Au coup de sifflet d'un officier, le cortège fortement encadré de soldats, l'arme au poing, se mettait en marche vers l'église Saint-Martin, tandis que les femmes et les enfants, sous la garde de sentinelles, étaient à grand-peine contenus dans l'église des Alloux. Ils y passèrent la nuit et presque toute la journée du lendemain. Cependant, ceux qui allaient mourir s'avançaient péniblement, car à tout instant de nouvelles troupes arrivaient en sens inverse. La marche se trouvait d'autant plus difficile que les trottoirs étaient encombrés de quantités de débris que l'incendie n'avait pas consumés. Néanmoins, il fallait aller, aller toujours sans s'arrêter, sous peine de menaces et de coups de crosse dans les reins. Entre la double haie des bourreaux, les grossièretés, les invectives, les sarcasmes et les crachats pleuvaient, les poings s'abattaient, les cravaches cinglaient. Les cinq cents malheureux arrivèrent enfin au lieu du supplice. La Grand-



Place qui se trouve devant l'église Saint-Martin était noire de troupes. Elles s'écartèrent pour les laisser passer. On les fit mettre en rangs le long de la Sambre ; les soldats se postèrent des trois autres côtes, de façon à rendre toute évasion impossible. Les prisonniers se rendirent parfaitement compte de la situation où les plaçaient ces dispositions, mais la plupart d'entre eux ne devinaient guère l'horrible drame qui allait se dérouler. Une sorte de butor galonné, à la face bestiale, hurla tout à coup, et un silence relatif s'établit. Il écumait : « Assassins, cochons fainéants, meuglait-il, vous avez tiré sur les troupes allemandes, vous allez être fusillés. ».

Ce fut une clameur indescriptible, faite de dénégations, de protestations, de cris de colère, d'appels à la pitié : « Non ! Non ! ce n'est pas vrai ! Nous n'avons pas tiré ! Ce sont les soldats français ! ». D'autres, plus hardis, clamèrent : « Lâches ! c'est vous les assassins ! ». Le plus grand nombre, pensant sans doute à l'épouse et aux enfants qu'ils venaient de quitter, imploraient leur grâce, avec des accents qui eussent dû fléchir les cœurs les plus durs. La brute qui organisait ce massacre en masse était inaccessible à tout sentiment humain. Bientôt, à un signal, le dé clic de plusieurs centaines de fusils que l'on chargeait ne laissa plus la moindre illusion à ceux qui allaient mourir. Devant l'inconnu qui s'ouvrait de façon si tragique, devant les mystères de l'au-delà qui se dressaient tout à coup et dont les voiles dans un instant se déchireraient, la plupart des victimes ne pensèrent plus qu'à se mettre en règle avec le Grand Juge au tribunal duquel elles allaient paraître. Les malheureux entouraient les trois prêtres, emmenés avec eux, se suspendant à leur cou, leur confessant dans une hâte fébrile leurs égarements, leurs négligences, leurs fautes. D'autres proclamaient à haute voix les secrets de leur conscience, offraient leur vie en holocauste pour obtenir le pardon de leurs péchés. D'autres, les yeux rivés au Ciel, invoquaient le Sacré-Cœur ou la Vierge de Lourdes, leur adressant les promesses les plus touchantes dans le cas où ils échapperaient au massacre. Les prêtres pourtant, dans l'affolement général, s'étaient, vite repris. Ils s'étaient ren-

dus compte qu'il n'y avait plus rien à espérer. Des centaines de chrétiens étaient sur le point de mourir, ils devaient les y préparer. Ils les avertirent de demander humblement pardon à Dieu et la main levée sur la foule des condamnés, ils donnèrent d'un geste large l'absolution générale. Tout ceci n'avait duré que quelques minutes. Cependant, plusieurs des prisonniers avaient profité du tumulte pour se glisser jusqu'à la Sambre, où ils s'étaient jetés. Ils parvinrent à s'échapper.



Ce fut alors que l'officier allemand voulut infliger aux malheureux Taminois un dernier affront. « Vous allez, dit-il, crier tous : Vive l'Empereur ! Vive l'Allemagne ! ». Un éclair d'espérance illumina ces cœurs qui déjà n'espéraient plus. Si ce pouvait être le salut ! Si ces acclamations suffisaient pour détourner l'orage ! Plusieurs se cramponnèrent à cette dernière illusion et répétèrent la formule indiquée. La plupart s'y refusèrent obstinément, malgré les coups de crosse et les menaces des soldats. Quelques-uns crièrent même : « Vive la France ! ». Il ne leur plaisait pas, quoi qu'il dut leur en coûter, de rendre un hommage même forcé et du bout des lèvres à un empereur, à une nation, qui autorisaient de semblables atrocités qui, sans le moindre jugement, sans la moindre preuve de culpabilité, condamnaient à mort des centaines d'innocents.

Le Teuton galonné ne pourrait donc pas dire le soir dans son rapport que ses victimes avaient, avant de mourir, acclamé l'empereur comme autrefois les gladiateurs de l'ancienne Rome. Certes, plusieurs Taminois avaient obéi à la brutale injonction du Teuton, mais si celui-ci était sincère, il devait consigner dans son rapport que si quelques-uns avaient acclamé l'empereur ce n'avait été que contraints et forcés et qu'au surplus, c'était fort compréhensible vu l'état de dépression physique et morale où ces malheureux se trouvaient depuis plusieurs heures déjà...

Si d'aucuns avaient espéré contre toute espérance, leur illusion dura peu. L'officier hurla quelques mots encore en

Allemand. Les fusils se braquèrent sur les victimes, les soldats, le doigt sur la gâchette, attendant l'ordre. Presqu'aus sitôt un coup de sifflet et une pétarade forcenée déchira l'air. Des cris, des gémissements, et sous la rafale de mitraille, des corps pirouettant sur eux-mêmes, des bras s'agitant dans le vide, la masse des prisonniers s'abattit. Cependant la nuit s'approchait rapide ; coûte que coûte, il fallait en finir.

Le bourreau en chef hurla de nouveau : « Tous debout ! ». Quelques-uns se relevèrent, ne sachant quoi, espérant peut-être qu'on en resterait là. Comme la plupart des victimes ne bougeaient pas, les soldats s'approchèrent et forcèrent ceux qui n'étaient pas tués à se tenir debout. Un second coup de sifflet retentit et immédiatement la fusillade recommença, plus terrible encore que la première fois ; une mitrailleuse fut même mise en action et, sous l'horrible fauchement, de nouvelles victimes tombèrent. Le lamentable concert des plaintes et des gémissements s'intensifia au point de couvrir tous les bruits des alentours. Loin d'apitoyer les bandits, la lugubre mélodie des lamentations et des râles exaspéra la fureur diabolique des assassins.

Sur un nouvel ordre de l'officier, les bourreaux s'élancèrent vers leurs victimes, les uns tenant leur fusil par le canon, les autres armés de leur baïonnette. Ils s'acharnèrent sur les martyrs, avec une rage inouïe, démolissant les crânes dont la cervelle jaillissait au loin, labourant d'horribles sillons, d'où le sang giclait, les poitrines, les bras et les jambes, fouillant les entrailles, taillant les visages, broyant, brisant, déchiquetant à en perdre haleine. Sans même se rendre compte s'ils avaient encore affaire à des gens en vie, ils continuaient leur horrible tâche avec une ardeur déconcertante. Ils allaient de groupe en groupe, frappant toujours, escaladant les corps, leurs bottes maculées d'une boue sanglante. Les malheureux que les balles avaient épargnés voyaient avec une terreur croissante approcher la bande sinistre. Avoir deux fois déjà échappé à la mort et retrouver maintenant acculé à un supplice plus long et plus douloureux ! Avec d'innombrables précautions, les uns prirent le parti de se dissimuler autant que possible sous les cadavres qui les entouraient ; quelques autres, plus hardis, bondirent vers la Sambre, comme l'avaient fait, au signal des deux fusillades, plusieurs de leurs compagnons. On avait bien tiré sur eux, mais la plupart avaient pu fuir soit en plongeant, soit en restant toute la nuit avec de l'eau jusqu'au cou, la tête dissimulée dans les bouquets de joncs. Certains aussi s'étaient bien noyés, mais ne valait-il pas mieux encore périr par l'eau que d'être assommé à coups de crosse ! Ils hésitaient à prendre un parti, quand soudain retentit l'appel strident du clairon. Les assassins s'arrêtèrent, se mirent en rangs et s'éloignèrent. Déjà la nuit était venue, couvrant de ses voiles la vision d'horreur.

Ce fut pour les survivants un immense soulagement de voir la bande démoniaque quitter le champ du carnage, mais le répit dans cette souffrance suraiguë qui avait si douloureusement fait vibrer jusqu'aux fibres les plus infimes de leur être ne devait hélas ! durer que peu d'instant. Bientôt, en effet, d'autres soldats apparurent : on allait donc recommencer !... Plusieurs blessés se disposaient à fuir, quand, à la lueur des lampes et des torches, ils s'aperçurent que ces soldats portaient le brassard de la Croix-Rouge. C'était le salut sans doute, et comme on pouvait le penser,

ceux-ci allaient-ils s'ingénier par les bons traitements qu'ils réservaient à ces victimes dignes de toutes les pitiés, à leur faire oublier ou du moins à atténuer la cruauté de ceux qui s'en étaient allés! Eux les infirmiers, eux qui par leur état et leur préparation spéciale avaient pour mission de pallier autant que possible les maux engendrés par la guerre: ces hommes qui, une fois la bataille terminée, ont la charge et le devoir d'accourir vers les blessés et d'arracher aux griffes de la mort ceux que la mitraille a couchés par terre; ces hommes-là ne pouvaient naturellement leur vouloir que du bien. C'était des ennemis, soit; mais un blessé n'est-il pas un être sacré protégé par le droit naturel et par toutes les conventions? Ainsi raisonnaient les pauvres Taminois. Hélas! malgré les monstrueux attentats des dernières vingt-quatre heures, ils ne connaissaient pas encore les ressources de sauvagerie et de perfidie que peuvent receler des cœurs de Teutons! Aussi s'empressèrent-ils, pour autant que le leur permettaient leurs blessures de se soulever un peu de terre et de réclamer du secours. Les infirmiers s'avançaient par groupe de deux ou trois, là où on les appelait. Mais qu'était-ce que ces barres de fer, que ces pièces de bois qu'ils tenaient en main?... Les malheureux en eurent bientôt l'explication.

Les brigands ne voulaient pourtant procéder que méthodiquement. Chaque corps fut examiné, palpé, retourné et, pour s'assurer qu'ils ne laisseraient derrière eux aucune trace de vie, ils piquaient bras et jambes de leurs baïonnettes ou déchargeaient sur les crânes leurs massues de fer. Au moindre mouvement, ils s'acharnaient sur la victime, l'achevaient sans pitié. Ils lui visitaient alors les poches, enlevant montre, porte-monnaie, bijoux. Le cadavre dépouillé, l'opération recommençait plus loin. À leur approche, certains blessés se mettaient à genoux, criant grâce. Ils espéraient toucher les brutes par leurs larmes et l'étalage de leur infortune.

Pour toute réponse, les terribles assommeurs s'abattaient sur leur tête arrêtant une dernière supplication. D'autres réclamaient à boire: « Vous, boire? » ricanaient-ils, « Ja, ja! » Et à deux, l'un par les épaules, l'autre par les pieds, ils enlevaient le malheureux, le balançaient un instant et le précipitaient dans les eaux de la Sambre. Puis c'était des rires, des grossièretés, des injures, des plaisanteries idiotes, des sarcasmes imbéciles. La scène brutale de la noyade s'était représentée plusieurs fois déjà, mais il importait sans doute de varier un peu le plaisir. Et puis vraiment le procédé était trop expéditif; il fallait assaisonner la mort de quelques bonnes petites souffrances, de tortures inédites, comme savaient si bien le faire autrefois, au temps de la primitive église, les bourreaux de la Rome païenne! Les « Croix-Rouge » abordèrent de nouvelles victimes qui geignaient lamentablement. Les ampoules électriques promenèrent un instant leur lumière éblouissante sur ces faces quasi exsangues déjà, sur ces yeux que la terreur agrandissait démesurément. Les bandits s'amusaient de ces épouvantes convulsives qui secouaient les malheureux blessés, de ces agonies morales qu'ils entretenaient avec un art infernal. Toute la gamme des souffrances passait sur ces figures de suppliciés. Les brutes accueillaient avec de sinistres ricanements et une satisfaction toute bestiale ces manifestations de détresse infinie où risquait de sombrer la raison des martyrs. Des menaces, des simulacres d'exécution, des piqures de baïonnettes, des coups de pied, puis subitement

la promesse de soins immédiats, le réconfort hypocrite de quelques paroles encourageantes produisant une sorte d'accalmie dans la souffrance, allumant dans les regards des lueurs d'espérance. Puis immédiatement des éclats de rire, de nouvelles menaces, des coups plus nombreux, plus violents jusqu'au moment où, lassés du spectacle, fatigués de frapper, les infirmiers teutons achevaient les mourants à la massue ou à la baïonnette. Le lendemain, on retrouva sur le lieu du massacre, des corps sans tête, des bras et des jambes ne tenant plus au corps que par un lambeau de chair, des faces tuméfiées, des mâchoires fracassées, des cadavres horriblement mutilés.

Cependant, les survivants s'étaient vite rendu compte qu'il n'y avait rien à espérer de ces soldats qu'ils avaient cru d'abord pouvoir regarder comme leur salut. Ils s'étaient au contraire facilement convaincu que, dans leur intérêt, il leur fallait coûte que coûte se taire et se tenir tranquille. Se plaindre, demander à boire, en appeler à leurs bons sentiments, c'était fatalement se condamner à mort, tandis qu'en ne donnant plus signe de vie, on avait encore la faible chance de ne pas les attirer et d'échapper à la torture. Malgré la soif atroce qui leur desséchait la gorge, malgré le feu que la fièvre avait allumé dans leurs veines, beaucoup de blessés eurent assez d'énergie pour s'imposer le silence et l'immobilité complète.

Mais cette tactique fut bientôt éventée par les assassins. Ils se mirent alors à examiner minutieusement chaque corps, à donner des coups de pied ici, là à piquer de leurs baïonnettes les endroits les plus sensibles. Malheur à ceux qui n'avaient pas la force de réprimer un cri, de résister à l'impulsion de leurs nerfs!

Parmi les indemnes et ceux qui n'étaient pas trop grièvement blessés, une question se posait. Ne vaudrait-il pas mieux peut-être essayer de se soustraire par la fuite aux coups des bandits? Il n'y avait pourtant qu'une issue: la Sambre. À ce moment, les eaux n'étaient pas bien profondes et ceux qui ne savaient nager pourraient à la rigueur voyager dans le lit de la rivière sans crainte sérieuse de se noyer. Si les soldats s'apercevaient de la manœuvre, ils feraient feu sans doute comme ça avait été le cas plusieurs fois déjà. Pour courir le moins possible de risques, il fallait attendre que les bourreaux se fussent suffisamment écartés. Mais les voilà qui revenaient! Comme ils étaient défiants; comme ils percevaient le moindre bruit! De nouveau, ils s'éloignaient. C'était le moment. Retenant leur souffle, rampant comme des couleuvres, s'arrêtant un instant après chaque avance de quelques centimètres, gravisant avec d'infinies précautions ou écartant doucement les cadavres qui se trouvaient sur leur passage, puis tout à coup se levant, bondissant et après quelques enjambées se précipitant dans la Sambre, plusieurs prisonniers s'échappèrent.



Les soldats accoururent au bruit des corps tombant à l'eau et firent feu, mais sans grand succès. Des tentatives de ce genre se reproduisirent deux ou trois fois durant la soirée.

D'autres rescapés préférèrent demeurer sous les cadavres qui leur servaient de bouclier. Ils y restèrent des heures entières, en contact avec ces corps glacés qui leur avaient déversé sur la figure, sur les mains, sur les habits, tout leur contenu de sang. Cette rosée chaude, avec son âcre odeur, s'était maintenant coagulée, raidissant les vêtements où elle formait de larges plaques noirâtres.

Les péripéties de l'horrible drame se continuaient sans le moindre répit : implacablement, les scélérats frappaient, frappaient toujours. Sans pourtant les voir, rien qu'à entendre les cris des victimes qu'ils achevaient, on devinait sans peine l'endroit où ils se trouvaient ; on pouvait supputer les chances que l'on avait d'en réchapper.

À un moment donné, une voix s'élève énergique, vibrante : « Mais achevez-moi donc, lâches que vous êtes ! ». C'est un malheureux, très grièvement blessé déjà, et que les bourreaux se préparent à torturer. L'apostrophe singlante les met dans une fureur indicible, ils veulent frapper, mais le blessé avec une force qui l'étonne lui-même, écarte la pointe des baïonnettes, pare les coups de crosse, résiste tant qu'il le peut. Il perd du sang en abondance, mais l'instinct de la conservation autant que la rage qui l'anime contre des êtres qui agissent au mépris de tous les droits, le soutient dans cette lutte inégale. Il mourra, mais pas sans avoir craché tout son dégoût à la face des brutes. Celles-ci hésitent un instant, se demandant de quel supplice inédit ils vont punir ce coupable qui ose leur reprocher leurs forfaits ! À deux, ils s'attellent à chacune des jambes du malheureux, le traînent sur son dos en une course éperdue qu'ils organisent autour du champ du massacre.

La tête butte contre chaque pierre et, l'obstacle dépassé, retombe douloureusement ; les tempes battent, les yeux s'injectent, les mains s'efforcent de faire frein, les blessures saignent plus abondamment et tout à coup, le martyr se sent soulevé de terre et projeté dans la Sambre. Ce devait être le coup de grâce ; ce fut le salut pour le malheureux. Il parvint à gagner la berge, où on le recueillit le lende-

main. Il vivait encore ; à force de soins, on put enfin le rétablir.

Cependant, en d'autres endroits, d'autres groupes de « Croix-Rouge » poursuivaient inexorablement la besogne commencée, quand soudain, dans le voisinage, une fusillade éclata. Ce fut un trait de lumière pour l'un des rescapés qui n'espérait plus qu'un miracle pour le tirer des griffes des fauves. De toutes la force de ses poumons, il cria : « À moi ! les Français ! ». Cette intervention, qui eut pu coûter la vie à son auteur, produisit subitement l'effet qu'il en attendait. En un instant, les courageux assassins s'éparpillèrent comme une bande de moineaux et cherchèrent dans l'église voisine un refuge contre une attaque éventuelle des Français. Pas un d'eux n'eut la hardiesse d'attendre au dehors, ni de vérifier si vraiment des Français se trouvaient là. Ces lâches, ces pleutres, ces couards avaient donc d'audace que pour achever des blessés sans défense ! Ils ne reparurent plus.

L'horrible boucherie avait duré plus d'une heure.

Les survivants n'étaient plus gardés que par quelques sentinelles qui faisaient les cent pas dans les parages. Ces sentinelles ne se rendirent coupables d'aucun acte hostile à l'égard des malheureux, qu'ils avaient sans doute pour unique mission de garder. Mais les bourreaux qui venaient de fuir si précipitamment n'allaient-ils pas revenir ? Une demi-heure se passa, pleine d'angoisses pour les pauvres Taminois. Quoiqu'ils ne connussent point les intentions ni la consigne des sentinelles, plusieurs, craignant un retour des bandits, résolurent de s'enfuir coûte que coûte. Malheureusement, il n'y avait toujours que la Sambre par où s'échapper. Profitant d'un moment d'inattention de leurs gardiens, ils se laissèrent doucement glisser dans la rivière.

Les autres restaient terrés sous les cadavres, l'oreille au guet, le cœur battant à se rompre au moindre bruit. N'était-ce pas eux qui revenaient ? Ils retenaient leur souffle pour mieux entendre. Leurs sens hallucinés les faisaient tressaillir à chaque instant. Et pourtant, à part quelques gémissements qui s'élevaient de temps à autre de ce tas de chair humaine, à part le martèlement rythmé des lourdes bottes des sentinelles qui se promenaient, rien ne troublait le silence de la nuit. Les heures s'écoulaient trop lentes pour les malheureux survivants : si du moins il faisait encore clair. Mais il n'était guère que dix heures ! Et puis ce froid glacial, ce brouillard qui mouillait jusqu'aux os ! Et la faim qui tenaillait les estomacs, et cette horrible soif qui à elle seule était un supplice. Tout cela pourtant on le supporterait facilement si on était certain d'avoir la vie sauve ! Mais où trouver cette certitude alors que tout laissait entrevoir le contraire !

Car, il n'était pas possible que les bandits ne revinssent pas ! Dans l'angoissante attente, dans le brisement de tout leur être, les pauvres gens connurent des souffrances plus lancinantes encore que celles qu'ils avaient endurées jusqu'alors. Les âmes en détresse manquaient de point d'appui pour pouvoir se ressaisir. Être probablement obligé de mourir ainsi, sans les secours de la Religion, sans les consolations d'un prêtre, sans entendre tomber sur ses fautes le pardon donné au nom du Dieu de miséricordes ! Ne plus revoir cette épouse chérie, ces enfants adorés, cette vieille mère aux cheveux blancs et qui ne survivrait pas la catastrophe ! Les troublants problèmes de l'au-delà, les dif-



ficultés sans nombre avec lesquelles allaient se trouver aux prises la femme et les petits privés de leur gagne-pain, la ruine peut-être, la misère, la faim, la tristesse, le deuil, les larmes de tous ces innocents!



Ruines à Taminés.

Ah! vraiment c'en était trop. Que n'eussent-ils pas fait les malheureux pour échapper à l'affreux cauchemar, pour écarter de la tête des leurs ces menaces dont la seule évocation les glaçait d'épouvante! Mais d'abord où étaient-ils maintenant ceux dont on les avait si brutalement séparés à l'église des Alloux? Quel sort la soldatesque leur avait-elle réservé? Ne les torturait-on pas eux aussi? Oh! si du moins on pouvait savoir! Si du moins on pouvait avoir l'assurance qu'il ne leur était rien arrivé de mal! Cette pensée les reconforterait à la minute suprême et ils mourraient avec plus de résignation. Mais cette consolation, ils ne l'auraient même pas!... Les minutes s'égrenaient toujours, lentes et lugubres, n'apportant aucun changement à cette situation intenable. Quelques blessés déliraient, d'autres avaient perdu la raison. Les supplications lamentables des fiévreux réclamant à boire devenaient plus impérieuses, plus fréquentes. On les encourageait, les pauvres gens, on leur recommandait de prendre patience encore un peu et sous la promesse de les satisfaire bientôt, on parvenait pour quelques instants à les calmer. Mais bientôt les gémissements recommençaient. «De l'eau! de l'eau!»

«Mais taisez-vous, pour l'amour de Dieu! vous allez les faire revenir!» Ces paroles avaient d'abord produit sur l'esprit des malheureux un effet surprenant, mais bientôt ce moyen même ne réussit plus. Un rescapé prit courageusement le parti d'aller chercher de l'eau. S'emparant d'un chapeau qui gisait sur le sol, il se dirigea vers la Sambre avec d'innombrables précautions. Il revint bientôt, le chapeau plein d'eau, et avec une avidité extraordinaire quelques blessés absorbèrent le liquide nauséabond de cette rivière où toutes les fabriques échelonnées sur ses rives viennent déverser les résidus de leur industrie. Cet acte de bravoure ne tarda pas à se répéter. Peu à peu, des têtes se levèrent et, constatant que le danger était momentanément conjuré, la soixantaine d'hommes valides qui restaient là s'occupèrent, soit d'apporter de l'eau aux blessés, soit de panser sommairement les blessures. Pourtant, il s'agissait de prendre encore de grandes précautions et de cacher le plus possible aux sentinelles tout ce va-et-vient qui eut pu provoquer une nouvelle catastrophe. Momentanément satisfaits, la plupart des blessés s'étaient assoupis; d'autres, tenaillés par la souffrance, réclamaient la mort, demandant qu'on les

achevât.

Cependant, les ombres de la nuit se dissipaient peu à peu, le ciel s'éclairait des premières lueurs du jour naissant. Le sort des survivants allait sans doute se décider bientôt. On reprenait à espérer. Le cœur humain est ainsi fait: un rien le pousse à se relever, à reprendre son assiette normale, tant est puissant et irrésistible l'instinct qui le porte vers le bonheur, tant est violente son horreur pour la mort et l'anéantissement. La raison est là heureusement pour contrôler ses aspirations et pour lui indiquer si elles sont bonnes, si elles sont permises, s'il est sage de s'abandonner ou si les espérances qu'elles font naître sont illusoire. L'expérience n'avait-elle pas prouvé surabondamment déjà aux Taminés ce dont étaient capables les hordes germaniques? C'est pourquoi, si le cœur déjà ébauchait timidement un essai de résurrection, l'esprit y contredisait, détruisait la chimère et sans pitié lui imposait ses doutes et ses craintes trop fondées de violences ultérieures. Telle était la situation des survivants, aussi s'étaient-ils préparés à toutes les éventualités. Quelques-uns d'entre eux pourtant s'inquiétaient peu de ce qu'allait être cette nouvelle journée. Pour eux, ils savaient qu'ils n'en verraient pas la fin. Leurs forces s'en allaient avec leur sang; ils sentaient déjà descendre en eux le froid de la mort. La plupart réclamèrent un prêtre pour les confesser. Mais où trouver un prêtre. Ceux qu'on avait amenés des Alloux étaient là tous les trois étendus à quelques pas, mais morts sans doute puisqu'ils n'avaient pas donné le moindre signe de vie depuis la fuite précipitée des assassins. Devant l'insistance des moribonds, un rescapé rampa jusqu'aux prêtres.

Le premier qu'il rencontra se trouvait sur un tas de cadavres où sans doute les bandits l'avaient hissé. Outre les balles qui vraisemblablement l'avaient tué sur le coup, il portait à la gorge une horrible plaie qui n'avait pu être causée que par une baïonnette.

C'était l'abbé Docq. Un peu plus loin, l'abbé Hottlet, curé des Alloux; il était mort également. Mort sans doute aussi le jeune vicaire. À quoi bon aller jusqu'à lui! Mais où était-il?

Le rescapé le découvrit à quelques mètres de là, étendu, la face contre terre. Par manière d'acquit, il s'avança, toujours rampant et l'appela: «Monsieur le Vicaire, est-ce que vous vivez encore.» «Oui, répondit-il faiblement, mais je suis gravement blessé.» «Seriez-vous capable de vous lever? Il y a là-bas des malheureux qui désirent se confesser.» — «Si vous voulez m'aider, je suis prêt.» Et généreusement, malgré les douleurs lancinantes qu'il éprouvait, le courageux abbé se leva, soutenu par son paroissien et, appuyé sur son bras, alla de groupe en groupe entendre les ultimes aveux des moribonds.



Les sentinelles défiantes s'étaient rapprochées, regardant méchamment, l'arme au poing, prêtes à faire feu, ne comprenant pas.

Cette scène d'un prêtre à genoux à côté d'un blessé ; ce colloque mystérieux, puis ce signe de croix fait par le prêtre sur le blessé, ces figures recueillies, puis soudain transfigurées à ce signe de croix ; la même scène se renouvelant pour chacun de ceux qui appelaient auprès d'eux ce prêtre blessé comme eux, tout cela intriguait vivement les sentinelles. Voyant que ces manœuvres ne produisaient aucun désordre et que bien au contraire le champ du massacre était subitement devenu plus silencieux, les soldats continuèrent leur ronde, sans cesser toutefois leur surveillance.



Enfin le jour naquit. C'est alors qu'il fut possible aux survivants de mesurer l'étendue de la catastrophe et de se repaître de toute la hideur du spectacle. C'était donc là ce qu'il restait des 600 hommes valides de la veille ! Ces cadavres entassés les uns sur les autres et tellement mutilés, qu'on les eut cru passés à la broyeuse ; ces amoncellements de chair sanguinolente où la poussière et le gravier s'étaient incrustés, ces têtes aplaties, ces figures contractées d'un rictus affreux, ces yeux désorbités, ces têtes trouées, ces poitrines ouvertes, ces membres déchiquetés, ces corps décapités, ces vêtements en lambeaux, ces coiffures déformées, jonchant le sol avec les portefeuilles éventrés, et de cet amas sans nom s'élevant sans arrêt la complainte macabre des gémissements et des râles !

Un père découvrait à quelques mètres de lui le cadavre de son fils, un ami reconnaissait à ses vêtements le cadavre de son ami ; côte à côte gisaient inanimés plusieurs membres d'une même famille. Plus loin, un tout jeune homme, presque un enfant encore ; à côté, les cheveux blancs d'un vieillard. Puis c'était la soutane noire de l'abbé Docq, ce virtuose du piano, professeur à l'institut épiscopal de Virton. Ce prêtre à l'âme si vraiment sacerdotale, à la physiologie si avenante, si sympathique et qui était venu au milieu des siens se reposer des labeurs d'une année, ne sachant pas qu'il devait y trouver la mort. En face de lui, l'abbé Hottlet, le vénérable curé des Alloux, le pasteur aimé, la providence des pauvres et dont la figure conservait jusque dans le trépas, ce calme et cette douceur qui faisaient le fond de son caractère.

On eut voulu fuir cette vision d'épouvante, se libérer de ce cauchemar hideux, mais partout les yeux rencontraient la même orgie de meurtres, les mêmes saturnales de la Mort ! Si du moins on avait pu tourner le dos au champ du massacre et se reposer la vue sur les eaux dormantes de la rivière !... Mais la Sambre, elle aussi, avait ses cadavres, déjà gonflés comme des outres. Cette sorte de morgue flottante, cette exhibition macabre de corps défi-

gurés, se balançant mollement sur la surface liquide, ajoutaient leur note de poignante désolation à ce tableau digne de la plume d'un Dante.

Vers 8 heures du matin (c'était le dimanche 23), un médecin allemand arriva, accordant à quelques rescapés qui le lui demandaient, l'autorisation de prendre de l'eau fraîche pour les blessés, à une fontaine qui se trouve à l'extrémité de la place. Un soldat, baïonnette au canon, accompagnait à chaque voyage ces infirmiers improvisés qui se chargèrent également avec les moyens de fortune dont ils disposaient, de panser les plaies et d'arrêter les hémorragies. Comme ils suppliaient le médecin de s'occuper un peu des plus mal arrangés, le Teuton bredouilla quelques paroles inintelligibles et s'en alla.

Cependant, le flot intarissable des armées germaniques s'écoulait sans arrêt. Les Barbares passaient, la menace aux lèvres, éjaculant leurs grossièretés et leurs crachats. Les rescapés se demandaient avec angoisse si peut-être leur tour n'allait pas venir. Ils restaient là suppliants, hébétés, implorant la pitié. Des ricanements et des nouvelles menaces leur répondaient. Ce supplice dura jusque dans l'après-midi, infligeant aux malheureux des tortures morales indicibles. Ce qui augmentait encore leurs appréhensions, c'est que durant toute la matinée de nouveaux prisonniers étaient amenés et parqués près de l'église Saint-Martin, à proximité du lieu d'exécution de la veille. On les avait traqués jusque dans les greniers et les caves d'où on les avait extraits, y compris les femmes et les enfants ; on leur avait adjoint tous les fuyards cueillis dans la rue. On les avait fouillés, malmenés, terrorisés de mille façons et quand ils arrivèrent sur la place et qu'ils purent voir l'horrible spectacle qui s'offrait à leurs yeux épouvantés, ils eurent la conviction qu'ils allaient subir le même sort que leurs compatriotes.

Ce fut vers dix heures, que le plus fort contingent de prisonniers fut conduit sur la Place. Les Allemands les avaient trouvés à l'Institut des Frères des Écoles Chrétiennes. Ils pouvaient être 250.

Près de l'église, on sépara les hommes des femmes et des enfants. Les scènes déchirantes de la séparation se reproduisirent comme la veille au soir à l'église des Alloux. Brutalement, les soldats y mirent fin ; prières, cris, lamentations, rien ne réussit à apitoyer les brutes en uniforme. Les deux groupes de prisonniers restèrent en face l'un de l'autre pendant plus d'une heure, se causant par signes, s'envoyant l'adieu suprême. Le groupe des hommes fut copieusement insulté par les féroces gardiens qui à tout moment levaient le fusil, prêts à faire feu. Parmi les captifs se trouvaient quatre prêtres : le chanoine Crousse, de la cathédrale de Namur, en vacances chez des parents à Tamines ; le curé de Tamines presque sexagénaire et souffrant, son vicaire et un prêtre étranger. La plupart des hommes, croyant que leur dernière heure sonnerait bientôt, profitèrent de la présence des prêtres pour se mettre d'accord avec leur conscience. S'il fallait mourir, du moins affronteraient-ils plus courageusement le supplice.

Toujours de nouvelles troupes défilaient, joignant leurs cris de fureur et de haine aux brutalités odieuses des sentinelles. Mais voilà que soudain au centre de la place demeurée libre on apporte des tables et des chaises, des officiers s'approchent et s'asseyent. Serait-ce peut-être pour statuer sur le sort des survivants ? On apporte des vivres,



des bouteilles de champagne qui sortent directement des caves pillées et devant les habitants affolés et affamés, les officiers s'empiffrent avec de grands éclats de rire. Quand ils sont repus, les soldats prennent leur place, mangent et boivent avec une gloutonnerie écœurante. Ils ne s'interrompent que pour menacer, ricaner, insulter. C'est vraisemblablement la fin qui approche; quand ils auront fini, le massacre recommencera sans doute: l'angoisse est à son comble; des femmes s'évanouissent, les enfants jettent leurs clameurs éperdues. Quelques soldats émus de pitié s'approchent du groupe des femmes et pour les calmer les persuadent qu'on ne fusillera plus. Elles les écoutent, mais sans conviction: le tas de cadavres qui est là en face leur conseille trop éloquemment de n'avoir pas confiance. Et puis toute cette soldatesque qui se promène autour du champ du massacre, qui sourit, qui fait des réflexions, en

se montrant les fusillés, réflexions ponctuées de gestes dont on ne comprend que trop bien la signification, puis ces regards de fauves lancés aux prisonniers, tout cela indique suffisamment qu'il y aurait folie à se fier aux espoirs entrevus...

Il pouvait être onze heures, quand un officier s'avança près du groupe des détenus. Il demanda qui pouvait travailler. Presque tous s'offrirent. Il les fit sortir des rangs et on leur apporta pelles et pioches. Il leur fut ordonné de creuser sur place une fosse commune où les martyrs seraient enterrés.

Cependant, les soins manquaient toujours aux blessés de la veille. Plusieurs fois déjà, on avait réclamé pour eux à différents gradés qui passaient, mais ils avaient sans doute l'atroce consigne de donner à la fièvre et aux microbes le temps d'achever la besogne que le fer n'avait pu terminer. Quelques décès s'étaient produits encore pendant la matinée: plusieurs de ces malheureux abandonnés, guettés par la terrible gangrène moururent également durant les jours qui suivirent. De l'avis unanime, la plupart d'entre eux vivraient probablement encore aujourd'hui, si des soins intelligents leur eussent été accordés à temps.

Quoi qu'il en soit, ces pauvres gens demeurèrent à la place où ils avaient été frappés, jusque 4 heures de l'après-midi. Ils y étaient depuis la veille à 8 heures du soir!

Il fallut une heure à peu près, aux travailleurs pour l'ouverture de la fosse. On enjoignit alors à tous les civils valides l'ordre d'amener les cadavres. Il y en avait plus de trois cents.

L'horrible triage des blessés et des morts commença, dévoilant d'épouvantables choses, révélant la frénésie qui avait



présidé au massacre, permettant d'identifier la plupart des victimes dont la liste prenait une ampleur encore insoupçonnée. Des civières improvisées, faites de planches et de madriers apportés par des soldats, servirent avec quelques brouettes à transporter les corps jusqu'à la fosse où, selon l'ordre des officiers, ils étaient jetés pêle-mêle. On eut voulu donner aux défunts une sépulture un peu plus convenable ou du moins les ranger avec un peu de soin ; mais non, il fallait procéder avec célérité, les Teutons n'ayant pas le temps d'attendre ou, selon plus de vraisemblance, ayant hâte de faire disparaître ces preuves trop éloquentes de la barbarie et de la férocité germaniques. Pourtant, des scènes d'une poignante émotion se déroulaient en dix endroits : c'était un fils découvrant le cadavre de son père qu'il baisait avec des sanglots convulsifs ; c'était un père cherchant son fils et qui, le trouvant sur un brancard, ployait sous le poids de la douleur. Il suivait, hébété, ceux qui l'emportaient et, affalé sur le bord de la fosse, restait là, les yeux perdus, la figure décomposée jusqu'au moment où, brutalement, des soldats l'obligeaient à s'en aller.

Il fallait procéder avec une rapidité telle qu'on ne prenait même pas la peine de s'assurer du décès de ces malheureux. Plusieurs témoins ont affirmé que des victimes respirant encore furent jetées à la fosse, malgré les observations faites aux médecins allemands qui présidaient à l'enterrement.

Quand la lugubre besogne fut terminée, on repêcha les cadavres de la Sambre, puis un groupe de prisonniers, toujours sous la garde de soldats, se rendit dans les caves où gi-saient les asphyxiés de la veille. Leurs corps furent également amenés sur la place et inhumés avec les fusillés.

Quand le dernier cadavre fut descendu en terre, un officier obligea tous les civils valides à faire le tour de la fosse et à regarder une dernière fois ceux sur qui allaient se refermer les portes du tombeau. Était-ce bravade ou besoin instinctif d'infliger une nouvelle souffrance aux rescapés ? Ou bien encore le terrible Teuton voulait-il achever, selon l'expression d'un général prussien, la terrorisation de ses « sales Belges » qu'il avait devant lui ? À moins peut-être que ce ne fussent toutes ces raisons à la fois.

Ils furent secoués d'un douloureux frisson ces hommes que la mort avait frôlés de si près, dix-sept heures durant, et qui n'avaient échappé que par miracle à son étreinte.

Ce spectacle dont on les forçait à se repaître semblait les hypnotiser ; cet amoncellement de crimes perpétrés avec une cruauté dont l'histoire n'offre pas d'exemples, ces cadavres avec leurs mille blessures qui étalent autant de voix criant vengeance au ciel ; ces parents, ces amis, ces compatriotes, qui gisaient là et tous innocents pourtant ; ces victimes qui avaient payé pour eux, les survivants ; ces victimes à côté desquelles ils auraient pu être étendus en ce moment si une chance vraiment prodigieuse ne les eut épargnés, tout cela leur inspirait mille réflexions, leur broyait les nerfs, leur arrachait des larmes, leur accumulait au cœur d'inépuisables réserves de haine pour ces bourreaux immondes qui se tenaient là devant eux avec leur insultante arrogance.

Un ordre rétentit. Le chanoine Crousse récita lentement sur le corps des martyrs les prières funèbres, demandant au ciel l'éternel repos pour ces braves tombés pour la Patrie. Chacun reprit son outil ; une demi-heure plus tard, la fosse se trouvait comblée. Il pouvait être midi.



Cimetière des Alliés au pied de l'église des Alloux.

Cependant, on se demandait toujours ce qui allait arriver ; malgré tout, on craignait encore de nouveaux massacres. On permit enfin aux femmes et aux enfants de rejoindre le groupe des hommes : ce fut une explosion de joie ; on riait, on s'embrassait, on se félicitait d'avoir échappé à la mort. Ce contraste de la joie et de la douleur, ce coudolement du bonheur et de l'infortune, cette promiscuité d'heureux et de désespérés offrait un spectacle qui eut arraché des larmes au cœur le plus indifférent. Ceux que la chance réunissait, après cette horrible tempête qui avait failli tout engloutir, sentirent d'instinct que la manifestation trop bruyante de leur contentement était, pour les malheureux que la catastrophe avait atteints, une nouvelle souffrance. Devant le désastre où avait sombré tant d'existences, devant l'agonie morale de ceux qui avaient à déplorer la perte d'êtres chers, devant l'incertitude de l'heure présente qui leur réservait peut-être d'autres épreuves, ceux qui se retrouvaient sains et saufs surent rapidement maîtriser leurs nerfs.

Et puis n'y avait-il pas là, toujours à côté d'eux, ces blessés dont la plainte lugubre s'élevait incessante, et qui par ordre restaient là toujours sans soins, sous la cuisante morsure d'un soleil implacable !

Les favorisés du hasard s'étaient vite ressaisis. Si du moins ils avaient pu quelque chose pour ceux qui souffraient !...

Enfin vers quatre heures, les bourreaux permirent qu'on s'occupât des blessés qui furent transportés à l'église voisine où un médecin de la localité ne fut autorisé à s'occuper d'eux que deux jours après.

Hélas ! pour beaucoup il était trop tard !

À cinq heures, les prisonniers indemnes durent avec les femmes et les enfants se former en colonne. Sous la garde de nombreux soldats, on les dirigea sur les Alloux d'où la veille ils étaient venus avec ceux qui reposaient maintenant dans le cimetière improvisé de la place Saint-Martin. Au fur et à mesure qu'ils avançaient, le cortège s'augmentait de petits groupes de prisonniers réunis ça et là sur le parcours.

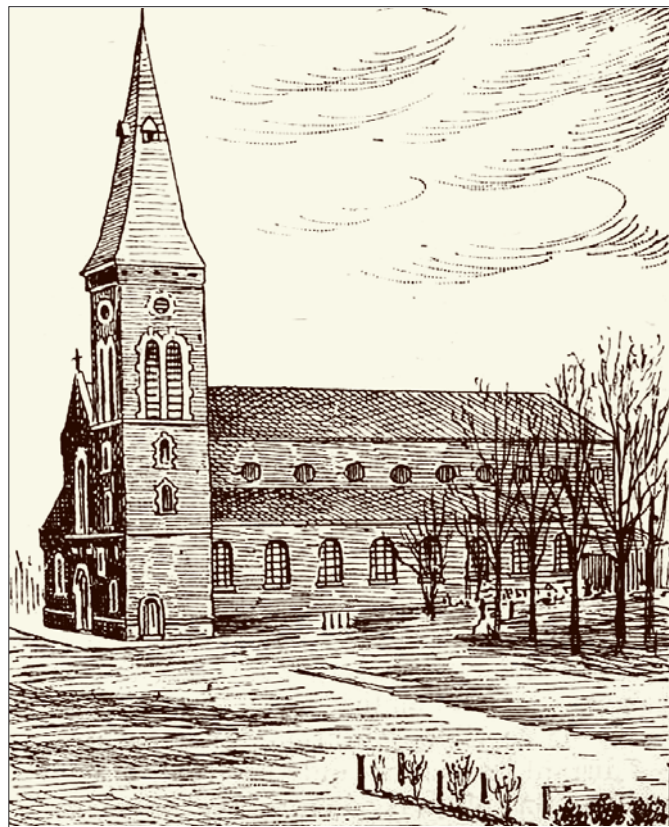
On arriva à l'église des Alloux. Les femmes, les enfants et quelques vieillards infirmes, que les Teutons y avaient parqués et retenus pendant un jour et demi, eurent l'ordre de se joindre aux arrivants. Quoiqu'elles soupçonnassent bien un peu la tragédie de la veille, la plupart des prisonnières étaient loin d'en deviner l'horreur et l'étendue. On devine leur angoisse et leur hâte à chercher qui leur mari, qui leur père, parmi les hommes qui venaient d'arriver.

Beaucoup trop manquaient à l'appel pour qu'il fût possible à ceux qu'elles interrogeaient de cacher longtemps l'épouvantable vérité. Leurs questions précipitées, hâlantes au fur et à mesure que se précisaient leurs craintes, ne recevaient que des réponses embarrassées, ambiguës.

Mais les yeux, avec ce langage spécial qu'ils ont quand on aborde une personne amie à qui on a le pénible devoir d'annoncer un grand malheur, trahissaient le pieux mensonge des lèvres. Et puis ces exhortations des prêtres à prendre courage, ces réticences, ces serremments de main, ces larmes qu'on voyait poindre à certaines paupières! Les malheureuses! elle ne comprirent que trop facilement!

Des cris rauques, des hurlements de douleur, des menaces de vengeance à l'adresse des bourreaux accueillirent l'atroce nouvelle.

Ces centaines de veuves et d'orphelins exhalaient leur douleur immense, jetant au ciel les clameurs de leur désespoir! Oh! la scène déchirante de ces femmes éplorées s'évanouissant sous le choc de l'émotion trop forte, de ces enfants réclamant un père qu'ils ne reverraient plus!



L'église Saint-Martin.

Plus peut-être encore que la joie, la tristesse et les larmes sont contagieuses. Ces gens, qui pourtant avaient déjà tant souffert, tant pleuré, se sentirent tout bouleversés au contact de cette infortune qui ravivait la leur.

«La vue d'autres personnes frappées de la même douleur, a dit un écrivain, multiplie une douleur dont elle multiplie l'image.» De nouvelles larmes jaillirent, inondant les visages, brisant les derniers ressorts, dissolvant dans les cœurs meurtris ce qui y restait d'énergie.

Et pourtant tout n'était pas fini. Si l'horizon n'était plus aussi menaçant, s'il s'était produit dans la tempête une sorte d'accalmie, le ciel ne s'était pourtant pas rasséréné. Les bandits avaient bien promis de ne plus fusiller, mais qui aurait osé se fier à leur parole? Si vraiment on ne voulait plus de

mal aux civils, pourquoi ne leur permettait-on pas de rentrer chez eux? Où voulait-on donc les conduire et dans quel but?

Sous une nombreuse escorte, le convoi reprit bientôt sa marche dans la direction de Velaine.

Comme on traversait un bois, des coups de feu retentirent soudain. Les soldats se mirent à crier, à menacer sous prétexte qu'on avait tiré sur eux. La plupart des prisonniers furent convaincus qu'on les avaient attirés dans un guet-apens et que le massacre allait recommencer. Des protestations générales s'élevèrent, ironiquement accueillies par les bandits.

Plus morts que vifs, torturés par la faim et la soif, brisés par les émotions, le convoi arriva à Velaine vers 7 heures du soir. Là, on annonça aux trois mille captifs de Taminé qu'ils étaient libres, qu'ils pouvaient aller où bon leur semblait, mais qu'il leur était formellement interdit de rentrer à Taminé avant la fin de la guerre. Mais avant de les relâcher, le chef teuton les obligea à acclamer l'Allemagne.

Ce fut le dernier épisode de cette atroce tragédie qui hélas! le jour même se reproduisait en cent endroits différents sur le sol de la Belgique.

Les journées néfastes des 22 et 23 août avaient vu à Taminé l'incendie de plus de deux cents habitations et le massacre de trois cent vingt civils, parmi lesquels plusieurs enfants de 13, 14 et 15 ans. Si on ajoute à ce nombre celui des noyés, des asphyxiés et des personnes décédées à la suite des mauvais traitements infligés par les bourreaux du 77^e, on arrive à retrouver les 383 victimes signalées par les statistiques officielles, comme ayant perdu la vie.

Sur les 220 rescapés, une centaine sortaient de la terrible épreuve avec, pour la plupart, de graves blessures. C'est vraiment miracle qu'il n'y ait pas eu chez eux plus de décès, attendu que pas un d'entre eux ne reçut de soins avant le mardi. Un docteur de la ville put, à partir de ce jour-là seulement, s'occuper d'eux, ce qu'il fit d'ailleurs avec un talent et un dévouement admirables.

Taminé, sans habitants, ressemblait à une vaste nécropole, où presque seuls les sinistres bandits déambulaient au milieu des ruines encore fumantes. Cet exil imposé aux survivants, à ce qui restait de cette population si cruellement meurtrie, entraînait sans doute dans les plans des immondes coquins, qui ne voulaient pas être gênés dans les opérations qu'ils allaient entreprendre. À peine en effet se trouvaient-ils libérés de la présence de leurs victimes qu'ils



Cimetière.

se ruèrent à l'assaut des immeubles que l'incendie avait respectés. Les vins, les provisions, les vivres de toute nature, les objets d'art, les valeurs, le linge, en un mot tout ce qui méritait d'être transporté fut enlevé.

Des orgies invraisemblables suivirent ce pillage qui fut complet, systématique. Quant au reste, il fut brisé, déchiqueté.

Lorsque quelques jours plus tard, des exilés, bravant tout, quittèrent Velaine et, poussés par la nostalgie, revinrent à Taminés, ils ne retrouvèrent plus que des maisons dévastées, des armoires forcées, des portes défoncées, des fenêtres en pièces, des parquets jonchés de vaisselle brisée, des chaises cassées, des meubles éventrés.

Après l'incendie, le massacre ; après le massacre, le pillage et l'orgie ; puis la destruction imbécile de tout ce qu'une

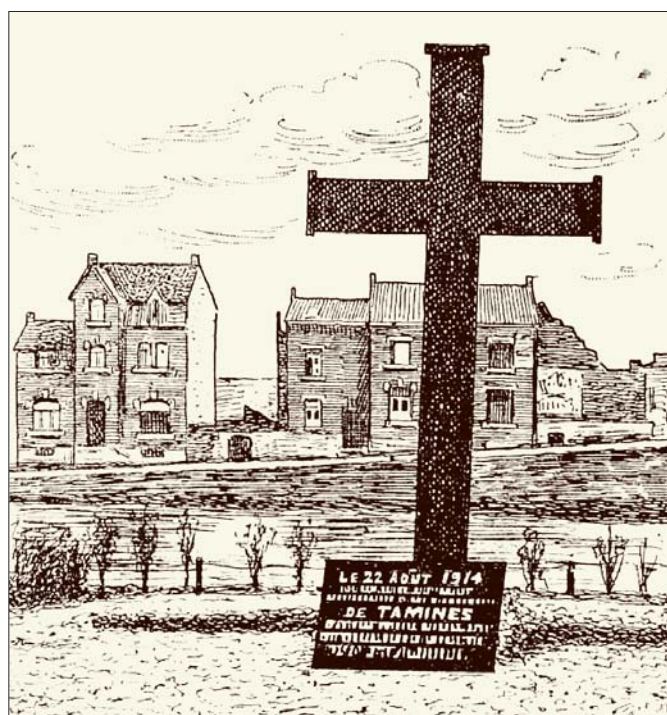
famille met des années à acquérir : tels sont les hauts faits du 77^e d'infanterie allemand.

Le deuil dans la plupart des familles, et pour tous, la ruine quasi complète : tel est pour les Taminois le lugubre bilan de ces inoubliables journées d'août.

La manifestation patriotique en l'honneur des martyrs de Taminés a eu lieu le 25 mai. Elle fut grandiose et émouvante. Elle avait amené dans la petite ville de la Basse-Sambre des milliers de pèlerins, désireux d'apporter aux héros et à leur famille, le témoignage de leur profonde admiration et de leur vive sympathie. Des prières publiques ont été récitées pour les victimes ; des discours éloquents ont été prononcés pour magnifier leur courage. (...)

Mai-Juin 1919.

L.C.M. d'ARS



Monument provisoire sur la place où a eu lieu le massacre des Taminois.



Taminés - Le Monument des Fusillés.

